

Jurada de 2013

Espròva de pensada

lo 18 de junh de 2013

Durada: 1 ora 45

Notacion sus 20 punts.

Consigna generala de l'espròva :

- Causir un deus dus subjèctes aciu-junt. Lo tractar en 500 a 600 mots.
- Redigir en occitan de vòste dialècte. Si n'at podetz pas har en occitan, vòste tribalh serà notat sus 15 punts au mei.
- Lo corrector qu'espèra de léger un **tribalh estructurat** (ne podètz balhar lo plan), illustrat d'**exemples gessits de vòstre viscut personal**, enriquit de **citacions o de referéncias** tiradas de vòstas lecturas. Tant com possible, har ua **analisa** de las idèas e de las valors en jòc, en tot vos emparar sus nocions o concèptes que causiratz. Lo corrector desira de trobar un discors coerent e logicament miat. Que suenharatz la legibilitat de vòsta grafia.
- lo subjècte 1 que's compausa de 4 paginas, numerotadas de 2 a 4.
- lo subjècte 2 que's compausa de 4 paginas, numerotadas de 5 à 8.

Subjècte numèro 1 (non desbrembitz pas d'indicar en cap de còpia lo numèro del subjècte tractat.)

Hètz un comentari critic, estructurat, escrivut en occitan del vòstre dialècte, de l'extreit del tèxt de Mireille Cifali "L'enfant adjectivé", tirat del libe "Le lien educatif : contre-jour psychanalytique" puish balhatz lo vòstre punt de vista.

[...]

1. HABITUELLE DESCRIPTION

Lorsqu'on demande à un adulte de parler d'un enfant, son récit prend le plus fréquemment la forme d'une description : un enfant dans son attitude, ses faits et gestes, sa manière d'être et ses défauts.

Là-dessus, il est intarissable.

En défaut

Si on le décrit, c'est qu'il pose quelque difficulté, reconnaissons-le. De manière plus générale, les adjectifs fleurissent. Naturellement, on épingle en négatif. Il n'est pas, ne sait pas, ne peut pas, n'arrive pas. Le verdict est sans appel : il ment, vole, agresse, il est démotivé, inattentif, paresseux, inintelligent. Les adjectifs se succèdent : bavard, dissipé, distrait, rêveur, apathique, borné, méchant, sadique, sale, fuyant, agressif, violent, hystérique, agité, chahuteur, quand il n'est pas arrogant, insaisissable, imperméable. Ce sont les qualificatifs d'aujourd'hui, repris à peine dépoussiérés au vocabulaire d'antan.

Les adjectifs se bousculent pour cerner un enfant. Un enfant est muet ou bavard ; trop ou pas assez actif ; trop ou pas assez curieux ; mou ou agressif ; trop ou pas assez scolaire. L'empire de l'enfant adjectivé comporte d'étranges normes reconduites d'une époque à l'autre.

La valse des défauts vient dessiner en pointillé l'enfant idéal. Au début du XIX^e siècle, des livres désignaient explicitement dans leur titre les défauts¹, et invitaient à recourir à certaines stratégies pour les extirper. Tous ces livres, tels des entomologies, les ont collectionnés pour dire le cauchemar des adultes et la souffrance d'un enfant définitivement épinglé en imperfection ou sommé de rejoindre l'idéal échafaudé. Aujourd'hui, le scénario a peu varié.

La description en négatif entraîne une volonté de transformer, de redresser, d'extirper, de remplacer l'insuffisance par la qualité. Quand il sera grand, que fera-t-il marqué de ce défaut-là ? L'argument est sans réplique, justifié par la peur de l'avenir, par la crainte des difficultés de demain lorsque le bambin oblitéré de ses défauts devra affronter le monde extérieur. A le vouloir transformer maintenant, on veut lui épargner bien des déboires futurs. Un adulte se souvient de l'enfant qu'il a été, et c'est souvent des souffrances qu'il a lui-même rencontrées qu'il tire ses certitudes. Et de mettre toute son énergie à combattre l'imperfection dans une perspective qu'il tient pour assurée. Il raisonne conformément à son expérience, à la sensibilité qu'a estampillée son enfance. Ainsi chacun de s'émouvoir d'un profil particulier, de s'achopper à telle ou telle tare. Notre souffrance, on veut la lui éviter. Et on provoque souvent sans s'en rendre compte, à le vouloir autre, une souffrance supplémentaire. L'enfant idéal dont le fantasme motive notre revendication n'est qu'une construction imaginaire, dont un enfant "réel" s'écarte toujours. "Est-ce l'idéal que je n'ai pas été dont je prolonge le rêve afin de le voir enfin réalisé ?"

Tu es

Un adulte décrit. Nul doute pour lui que la description colle alors au modèle cerné ; elle en trace irrémédiablement les contours ; elle atteint ce qui lui appartient en propre, son essence. L'adjectif scelle sa vérité, il n'en doute pas. Sa description a force de réalité : " Je l'ai vu, entendu, je fonde mon récit sur des faits, des informations ; il est "ainsi" puisque je le vois ainsi". Connaître serait une pratique de l'extériorité : "Je le décris, je le connais, moi qui en ai le pouvoir, et je n'en suis en rien concerné." Comme si la description relevait en elle-même de l'objectivité : "C'est avec mon intelligence que je l'appréhende." Nulle incertitude, un adulte a

¹ Par exemple, G.ROBIN, *L'enfant sans défauts*, Paris, Flammarion, 1930 ; *La guérison des défauts et des vices chez l'enfant. Traité pratique d'éducation*, Paris, P.DOMAT, 1948 ; R.ALLENDY, *L'enfance méconnue. Solutions préagogiques*, Genève, Ed : Mont-Blanc, 1945.

raison, il ne parle que de l'autre. C'est aussi par une demande de connaissance extérieure que se manifeste son désir de savoir : lorsqu'un enfant lui échappe, qu'il est dans l'incompréhension, alors il pense se procurer la clé en acquérant une connaissance sur l'enfant, une connaissance qu'il va, par exemple, quêter dans les livres. Quand il aura ainsi appris qui est l'autre, tel ou tel ne pourra plus le surprendre. Pour se rassurer, il attend des théories qu'elles affinent son entendement.

La description comme mode de connaissance impose donc qu'on ait le plus d'informations possibles : sur lui, sa vie, ses parents, sur les événements qu'il a traversés. On récolte aussi les avis des différents adultes qui l'entourent. Ce n'est pas un roman, c'est une moisson de faits qu'on résume à la somme des éléments récoltés. L'intention est louable : "Plus j'aurai de renseignements sur lui, mieux je saurai guider mon action." Dès lors, le récit de sa vie ne lui appartient plus : sait-il ce qu'on sait sur lui, ou même qu'on est dans le secret ? La propension à raconter son histoire rejoint parfois notre goût des "faits divers". Dans la salle des maîtres, on ne cesse ainsi de parler de lui, porter des jugements, tracer des descriptions. Les langues se délient, des informations courent, des réputations se tissent, et des destins se scellent. Et on n'en finit pas de renouer avec une caractérologie lourde de conséquence.

Tèxt de Mireille Cifali "L'enfant adjectivé", tirat del libre "Le lien éducatif : contre-jour psychanalytique" .Mireille Cifali, Paris, PUF, 1994.



Subjècte numèro 2 (non desbrembitz pas d'indicar en cap de còpia lo numèro del subjècte tractat.)

que legiratz los tres documents aciu-junts :

1. Article de Télérama : critica del film "Farrebique"
2. Article de la Setmana : "Télérama e lo patés local"
3. Letra de Yves Séguier a Télérama

Balhatz vòstre punt de vista shens har la sintèsi deus 3 documents tanpòc un comentari lineari. Lo tribalh esperat qu'ei la presentacion de vòsta idèa pròpia cap a la situacion expausada.

Document 1

CÂBLE

20.40 Histoire Film

Farrebique

Film documentaire de Georges Rouquier (France, 1946) | Image: André A. Dantan. Musique: Henri Sauguet | 90 mn. NB | Avec les habitants de la ferme Farrebique et du village de Goutrens.
| GENRE: « VRAI ET SIMPLE ».

Non, ne cherchez pas les sous-titres de la version multilingue, ils n'existent pas ! Ce qu'on entend, c'est le patois aveyronnais que les paysans utilisaient encore comme langue maternelle au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. C'est seulement lorsqu'ils s'adressent aux plus jeunes qu'ils font l'effort d'utiliser le français des livres d'école. On sent bien que, dans deux générations, cette langue locale aura disparu. En posant ses caméras pendant un an dans une ferme du Rouergue, Georges Rouquier a enregistré, au fil des saisons, la lente et douce fin d'un monde. Son film a, aujourd'hui, valeur de document historique. Il apporte quelques éléments de fiction : on assiste alors à l'arrivée de l'électricité (réclamée par les femmes, surtout !), à la naissance du petit cinquième, à la mort de l'ancien, au partage de l'héritage autour de la table familiale (selon la coutume, la ferme et les terres reviennent à l'aîné des fils, et le notaire doit ruser entre la loi et la tradition).

Influencé par les films de Flaherty, Painlevé et Vigo, Georges Rouquier tient à ce que son film soit l'« expression cinématographique de la vérité » et s'attarde sur les gestes du quotidien, au plus près de la nature et des animaux. Ses images en noir et blanc sont magnifiques – mais la musique, hélas, assourdissante. Quarante ans plus tard, il reviendra dans la ferme pour tourner *Biquefarre*, le deuxième volet de son diptyque paysan, de son ode à la terre chargée de nostalgie et d'amour mais sans aucune complaisance. Dommage de ne pas avoir programmé ce film-là aussi. — **Anne Dessuant**

Rediffusion: 24/2 à 22h27.

Le chauffage central, dans l'Aveyron en 1946, c'est tout le monde dans la cheminée!

Document 2

La|Setmana

Télérama e lo « patés local »

Diluns, 18 Febrièr 2013 11:28

« *Non, cercatz pas los jos-titols de la version multilingua, existisson pas ! Çò qu'ausissèm, es lo patés avaironés que los païsans utilizavan encara coma lenga mairala a l'endeman de la segonda guèrra mondiala* ». Atal comença la critica del jornal [Télérama](#) sul filme *Farrebique*, documentari de Georges Rouquier sus la vida païsana a la mitat del sègle XX. Se la partida cinematografica de la critica es pertinenta, la partida que pertòca la lenga occitana o es pas tant.

« *Sentissèm plan que, dins doas generacions, aquela lenga locala aurà desaparegut* », çò escriu la jornalista Anne Dessuant.

Solide que de lectors occitanistas an ja reagit a aquel article en mandant corrièrs a *Télérama* per los entresenhar sus la realitat de la lenga occitana. Es lo cas per exemple d'Ives Séguier, conselhièr pedagogic en occitan dins Aude...

Document 2

Yves Séguier

vendredi 15 février 2013

Conseiller pédagogique occitan

A Madame Anne Dessuant

Madame,

Je lis ce jour la critique que vous faites dans le Télérama n° 3292 p. 138 du film Farrebique. La partie critique cinématographique correspond bien à ce que montre ce film de la réalité paysanne à la sortie de la guerre.

Je voudrais revenir sur la partie de votre critique qui traite de la langue employée par les personnages de ce film.

« Le patois aveyronnais » comme vous le nommez, est de l'occitan, une langue millénaire, que les troubadours en leur temps ont diffusée à travers toute l'Europe et qui a donné des textes dont la valeur littéraire n'est contestée par personne.

Cette même langue a permis à un auteur, qui parlait « le patois de Maillane » d'obtenir le prix Nobel en 1904 pour son poème Mireille.

Si ces paysans emploient une forme de langue particulière, c'est tout de même de l'occitan, de la même façon qu'un jeune des Minguettes, qu'un agriculteur Sartois ou un ouvrier de Montbelliard parle français au même titre qu'un notaire du XVIème arrondissement parisien.

Lorsque ces paysans « *font l'effort* » de parler français à leurs enfants, c'est sûrement le résultat insidieux de la « *vergonha* », la honte que l'on faisait subir aux enfants d'avant guerre lorsqu'ils parlaient leur langue maternelle à l'école, honte maintenue à l'aide de punitions, brimades et humiliations diverses. Brimades que l'on trouve scandaleuses lorsqu'elles ont cours hors de nos frontières..

La langue dans laquelle vous rédigez votre article est du patois francilien qui est une variété de langue d'oïl qui a dû sa réussite à des aléas politiques (croisades contre les seigneurs du midi, annexion des possessions des Comtes de Toulouse au domaine royal, lutttes de François Premier contre la puissance papale entr'autres).

Vous dites, vous situant au moment de la sortie du film (1946) « *cette langue locale aura disparu dans deux génération* ». Je ne reviens pas sur le terme de « langue locale » pour désigner une langue dont le territoire linguistique s'étend sur 32 départements français, une partie de l'Italie et de l'Espagne.

Mais lisez les enquêtes linguistiques commandées par les différentes régions occitanes et vous serez surprises par le nombre de personnes qui, aujourd'hui, parlent, comprennent et veulent défendre l'occitan.

Cette langue qui devrait selon vous avoir disparu me permet à moi, aujourd'hui, de percevoir un salaire de l'Education Nationale pour œuvrer à son développement dans les écoles primaires de mon département, en conformité avec les programmes d'enseignement des langues régionales (bulletin officiel n°9 du 27 septembre 2007).

En Aveyron, 8 écoles publiques bilingues et deux écoles associatives Calandreta permettent à des enfants de primaire de suivre leur scolarité en occitan, et de nombreuses classes offrent hors de ces structures-là un enseignement de langue occitane.

Deux générations après la sortie du film, cette langue n'est donc pas morte, même dans sa variété aveyronnaise.

Je me permets de vous signaler que j'ai trois enfants qui font partie de ces « *deux générations plus tard* ». Ma fille aînée est journaliste (avec CDI, carte de presse etc...) dans un hebdomadaire occitan dans lequel sont présentes diverses variétés dialectales de cette langue. Pour faire simple, elle est payée pour écrire le patois de Narbonne, comme je suis rémunéré moi-même pour l'enseigner et vous pour écrire en français d'Île de France. Ma fille cadette travaille dans une école Calandreta à Montpellier, ce qui fait qu'elle aussi touche un salaire pour parler patois à des enfants. Elle joue également contre cachets dans plusieurs groupes de musique occitane qui rassemblent plusieurs générations (à coup sûr plus de deux) dans un même intérêt pour la musique, la danse et le partage.

Les langues et cultures régionales sont notre patrimoine à tous, comme indiqué dans l'article 75-1 de la constitution française. Beaucoup de militants sur l'ensemble du territoire doivent se battre pour les conserver, car elles sont effectivement en danger. Il est dommage que, par ignorance ou aveuglement, des journalistes d'une revue comme Télérama qui œuvre pour la diffusion de toutes les cultures, se permettent de les traiter avec autant de mépris.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes salutations les plus cordiales. Je reste à votre disposition pour vous indiquer sites, livres, revues, films, colloques universitaires qui vous permettront d'appréhender la réalité de la langue occitane aujourd'hui.

Yves Séguier